



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS

Chap. VIII. Comment don Quichotte mit fin à l'épouvantable aventure des moulins à vent.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78743](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78743)

CHAPITRE VIII.

*Comment don Quichotte mit fin à l'épouvan-
table aventure des moulins à vent.*

DANS ce moment, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent ; et regardant son écuyer : Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géans terribles ? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. Quels géans, répondit Sancho ? — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde ; ce sont des moulins à vent ; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah ! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géans ; je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi ; va quelque part te

mettre en prière , tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles , il pique des deux , sans écouter le pauvre Sancho , qui se tuait de lui crier que ce n'était point des géans , mais des moulins , sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. Attendez-moi , disait-il , attendez-moi , lâches brigands ; un seul chevalier vous attaque. A l'instant même un peu de vent s'éleva , et les ailes se mirent à tourner. Oh ! vous avez beau faire , ajouta don Quichotte ; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée , vous n'en serez pas moins punis. Il dit , embrasse son écu ; et , se recommandant à Dulcinée , tombe , la lance en arrêt , sur l'aile du premier moulin , qui l'enlève lui et son cheval , et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître , tant la chute avait été lourde. Eh ! Dieu me soit en aide , dit-il , je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite. Paix ! paix ! répondit le héros , c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune ,

sur-
enc
thé
a cl
la
bie
ma
ren
à l
bo
I
eh
lie
Il
mo
je
pa
so
br
tu
so
pr
ta
pe
n
S
al

sur-tout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géans en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience ! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. Dieu le veuille, répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi-déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée. Mon ami, dit-il à Sancho, je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures qu'on le surnomma l'*Assommeur*. Je veux imiter Pérez de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue ; et cette arme me suffira pour faire de tels exploits que jamais personne ne pourra les croire. Ainsi soit-il ! répondit Sancho : mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de côté. — Je t'avoue que je me

ressens de ma chute ; et, si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errans de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert. — Diable ! si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchait. Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est temps de dîner. Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac ; et, trouvant dans ce moment que rien n'était si agréable que de chercher les aventures, sans songer aux promesses de son maître, il allait cheminant derrière lui, doublant les morceaux, et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il aurait donné de l'envie au plus gourmet buveur de Malaga.

La nuit vint ; nos aventuriers la passèrent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa lance. Il se garda bien de fermer les yeux, et ne pensa qu'à Dulcinée, pour imiter ces chevaliers qui, dans les forêts et les déserts, n'employaient le temps du sommeil qu'à s'occuper

de leurs dames. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin ; et les rayons du soleil levant , qui lui donnaient sur le visage , non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour , ne l'auraient pas réveillé , si son maître ne l'eût appelé. En ouvrant les yeux il prit sa bouteille , qu'il s'affligea de trouver plus légère que la veille. Notre héros , qui ne voulait vivre que de ses tendres pensées , refusa de déjeuner. Tous deux se remirent en route , et , après trois heures de marche , découvrirent le port Lapice.

Pour le coup , s'écria don Quichotte , nous pouvons ici , mon frère Sancho , enfoncer nos bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle *aventures*. Mais souviens-toi , sur toutes choses , de l'important avis que je vais te donner : Quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible , garde-toi de mettre l'épée à la main , et de t'y précipiter : il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace. Lorsque ce sont des chevaliers , il t'est défendu par nos lois de t'en mêler en aucune manière. Soyez tranquille , répondit Sancho , jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Naturellement je suis pacifique , en-

nemi du bruit, des querelles. Cependant, si l'on en veut à ma personne, je m'en défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucunes lois. — Tu feras bien ; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. — Oh ! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche.

Comme il parlait, don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins, montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied ; plus loin un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Biscaye qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer aux Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame ; mais ils suivaient la même route. Dès que don Quichotte les découvrit : Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vue. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs qui ont sûrement enlevé quelque princesse, et

l'emmènent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela. Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie; que le diable ne vous tente pas. Ceci serait plus sérieux que l'histoire des moulins à vent. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines et une dame qui voyagent. Je t'ai déjà dit, reprit don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai.

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins: Satellites du diable, leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtimement de votre audace. Les moines surpris arrêtent leurs mules. Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de saint Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées.... On ne m'abuse point, interrompt don Quichotte, avec de douces paroles: je vous connais trop, canaille maudite. Il court aussitôt, la lance baissée, contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le

temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il peut, et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent, et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le père. Par dieu ! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille ; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule ; et celui-ci tremblant de peur, se hâte de rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse ; et s'approchant de la portière : Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble : ce bras vient de vous délivrer, et de punir vos ennemis. Vous

dés
libe
Qu
l'es
ne
de
jus
cet
vou
C
lier
n'y
qu
cor
fai
cha
sa
son
le
car
Ma
val
no
ge
toi
pre

désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur; apprenez donc que je suis don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté.

Ce beau discours était écouté par un cavalier biscayen qui accompagnait le carrosse. Il n'y comprenait pas grand'chose; mais voyant que notre héros s'opposait à ce que la voiture continuât sa route, et voulait absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance, et lui dit en mauvais espagnol de son pays : Va-t'en, cavélier que mal vas; par le Dieu qui me créé, si toi ne pas laisser le carrosse, moi te tuer comme suis Biscayen. Malheureux! répond le héros, si tu étais chevalier, j'aurais déjà châtié ton audace. Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen, gentilhomme per terre, per mer, per le diable: toi mentir; tire ton l'épée.

A ces paroles, don Quichotte jette sa lance, prend son glaive, et, couvert de son écu, se

précipite sur son ennemi. Le Biscayen qui le vit venir aurait voulu mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa mule de louage : mais il n'en eut pas le temps. Tout ce qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir promptement un coussin de la voiture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouraient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen, dans son jargon, jurait de tuer quiconque ne le laisserait pas faire ; et la dame du carrosse, qui, dans sa frayeur avait fait signe au cocher de s'éloigner, regardait de loin en tremblant les deux terribles adversaires.

Le Biscayen le premier porte un si furieux revers à l'épaule de son ennemi, que, si l'écu ne l'eût paré, notre héros était fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte jette un cri terrible : Fleur de beauté, dit-il, Dulcinée, souveraine de mon cœur, secourez votre chevalier dans cet imminent péril. Prononcer ces mots, lever son épée et fondre sur le Biscayen, fut aussi prompt que l'éclair. Celui-ci se couvrit du coussin ; et, ne pouvant faire remuer sa maudite mule, qui n'était pas dressée à ces gentilleses, il attendit de pied ferme l'épouvantable coup qui le menaçait. Tous les spec-

tateurs , immobiles , les yeux attachés sur les glaives , demeurèrent glacés d'effroi ; et la dame , au milieu de ses femmes , faisait des vœux à tous les saints d'Espagne pour le salut de son écuyer.

Ce qu'il y a de triste , c'est que l'auteur de cette histoire interrompt la suite de ce terrible combat , pour nous dire qu'ici finissent tous les manuscrits qu'il a pu rassembler sur don Quichotte. Il est vrai que le second auteur , regardant comme impossible que parmi les beaux esprits de la Manche il ne s'en fût point trouvé qui eût recueilli les autres actions de notre héros , fit de nouvelles recherches , qui heureusement réussirent , comme on le verra ci-après.
